

Serge Larroque



... Quelques éclats d'une vie !

## Préambule :

Le désir compulsif de témoigner d'un moment marquant, d'une émotion forte, d'un événement important personnel ou collectif ; le souci de compassion, d'amitié fraternelle, d'amour familial, la pulsion de révolte contre l'injustice et la barbarie éternelle des hommes ; le sentiment profond de la fragilité humaine et de sa vaine arrogance ... et le miracle quotidien renouvelé d'une nature si belle qui survivra à l'Humanité décadente : acceptez donc de partager ces quelques réflexions en prose ou en alexandrins, expulsées d'un jaillissement pour témoigner des Splendeurs et Misères d'une vie bien remplie !





**Auteur : Serge Larroque**

Né d'une famille modeste le 04 Janvier 1953 à Oran en Algérie, alors département Français, il consacre, après des études complètes d'Ingénieur Aéronautique, un large pan de sa jeune vie d'adulte aux Ailes Françaises comme Officier supérieur pilote de Chasse et de Reconnaissance. Près de vingt années de devoir et d'adrénaline pure au service de la France, avant de connaître, après un accident aérien très grave, les affres, pendant plus de vingt autres années, du monde des affaires dans les grands Groupes Industriels de la Défense, domaine de l'argent-maître du Monde, exigeant tant d'efforts pour ne pas oublier les valeurs de sa jeunesse, son goût immodéré pour une justice humaine, son souci exacerbé du Bien Commun, de l'engagement gratuit pour l'Honneur et le Panache !

Et tout au long de cette vie très active, riche en émotions et en découvertes, le goût de l'écriture s'est affiné au fil des ans comme une expression compulsive à témoigner d'une expérience vécue, à figer des moments particuliers intenses : après quelques articles déjà remarqués publiés dans des Revues spécialisées [Lauréat en 1986 du Meilleur Article Libre-Propos dans Armées d'Aujourd'hui, plusieurs éditions au sein de la Revue Le Piège, publication des Anciens de l'Ecole de l'Air, mais aussi article de fonds dans des revues techniques au sein de l'Organisation Internationale du SPIE ou de l'A3F], il se lance dans l'exercice de la poésie classique en alexandrins pour mieux célébrer certains événements sociaux ou plus personnels et intimes ... avant d'élargir, aujourd'hui retiré du Service actif Militaire et Civil, sa gamme poétique à l'observation et à l'analyse en vers des dérives comportementales de notre Société et de l'Humanité toute entière.

Chevalier de la Légion d'Honneur et de l'Ordre National du Mérite, Médaille de la Défense Nationale et de l'Aéronautique à titre exceptionnel, vestiges des Honneurs éphémères d'une vie active, Serge Larroque essaie à présent de ne pas rompre le lien social, transmettre avec humilité mais avec conviction et passion, sa riche expérience humaine aux générations montantes, en délivrant quelques conférences en Grandes Ecoles d'Ingénieurs ou dans des Instituts de Hautes Etudes ... et quelquefois en succombant à cette montée irrésistible « du fond des tripes » qui le pousse à écrire quelques quatrains aiguisés, nostalgiques, empreints de vérité.

Quelques souvenirs en prose d'une jeunesse modeste mais heureuse !

## ALGERIE : LA TERRE DE NOS RACINES

Préambule :

Nous n'étions pas tous riches colons ou fils de nantis venus de Métropole exploiter l'indigène, ...comme plus tard les historiens ont stigmatisé les Pieds-Noirs. Nous, Chrétiens d'Europe, étions nombreux à partager la classe sociale moyenne avec les Juifs séfarades qui n'occupaient pas tous les professions libérales, le commerce ou le monde des finances...comme on l'a souvent pensé en terre française. Nous vivions en bonne intelligence avec nos compagnons Musulmans...et là où d'aucuns ont montré le combat et la haine, il y avait plus généralement de l'amitié et du partage.

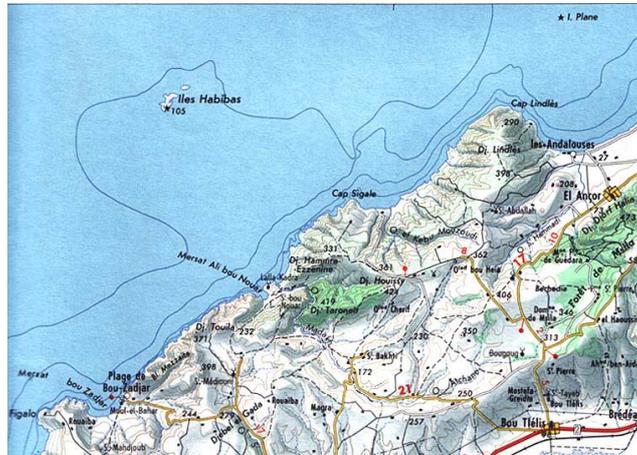
Nos parents sortaient d'une guerre mondiale inhumaine et tous voulaient nous construire une meilleure existence...et la terre algérienne promettait cet Eden retrouvé. Un territoire immense et varié, un soleil très souvent radieux, une mer généreuse attendaient nos efforts, la sueur de nos fronts sous le labeur, pour transformer l'espoir en réalité.

C'est ce mariage heureux entre la terre, le ciel, la mer et tous les hommes et les femmes de bonne volonté de 1945 au début des années 60 dont ces récits veulent témoigner. Et si la politique et les excès d'intolérance attisée par quelques ambitions personnelles de pouvoir ont fini par détruire le rêve de nos parents, il reste les temps heureux gagnés à l'Histoire, les odeurs, les couleurs, les saveurs et les bruits d'un bonheur réel empreints à jamais dans nos mémoires d'enfants et d'adolescents protégés par nos pères courageux et nos mères aimantes.

In Memoriam



## Vacances estivales aux Iles Habibas



Chaque année, nous attendions comme tous les enfants le jour heureux de la fin des classes, lorsque le soleil déjà brûlant s'installait pour longtemps dans nos journées longues et lumineuses si propices à l'indolence et à l'esprit paresseux. Comme tous les enfants, de France métropolitaine ou des départements d'outre-mer, nous bénéficions à l'époque d'une pause conséquente de trois mois pleins avant la reprise de la scolarité suivante. Comme beaucoup d'enfants, nous planifions nos journées de plage, de jeux sur le sable blond des Andalouses ou, des ébats sportifs, salés et piquant à souhait dans une Méditerranée déjà chaude et souvent chargée de méduses irritantes. Comme beaucoup d'enfants, nous rêvions de soirées festives sous la lune ronde, bercé par un doux ressac, guitare à la main, le front rougi par un brasero ardent de bois mort, éclatant de braises comme un incessant feu d'artifice en miniature...et puis ivres de fatigue, nous dormirions sur le sable frais, la tête dans les étoiles et le nez dans la brise marine...mais notre père en avait décidé autrement !

Cet été encore, nous irions passer nos vacances sur les Iles Habibas, avec les quelques pêcheurs courageux et taciturnes, sur ce caillou aride à quelques cinq heures de bateau du port d'Oran...de la civilisation, du confort à l'Européenne, des copains : l'enfer annoncé !

Sur ce rocher calcaire des Iles Habibas, point d'électricité, point d'eau potable, pas une épicerie, même pas un four de boulanger pour un peu de pain frais quotidien. L'aventure avec un grand A, à la fin des années 50, quand les hommes convoitaient déjà de conquérir la Lune.

Qu'importe, le père avait investi sur cette terre sauvage et il fallait en profiter pleinement. A grande peine, en quelques mois et de nombreuses traversées la cale et le pont surchargés, il nous avait construit avec l'aide de quelques amis, une maison en dur, parpaings et ciment,

toiture complète...aux cotés des cabanes en bois et tôle des forçats de la mer alentours : du luxe presque, à ses yeux. Son amour pour la mer et la pêche était si fort qu'il était absolument indispensable que nous le partagions : maman, mes deux sœurs et moi-même. Betty, notre aînée n'avait pas dix ans, Martine la benjamine ne marchait pas encore et je campais dans la frêle carcasse de mes 6 ans ; et pour nous alors, chaque année l'aventure recommençait dès le début de juillet.

En première tâche : préparer la logistique pour tenir plus de deux mois sur l'île ou au moins un mois sans réapprovisionnement, en presque Robinsons des temps modernes ; les bonbonnes d'eau potable, monstres de 30 litres et jerricanes métalliques tout droit sortis de l'arrière d'une jeep US de la deuxième guerre mondiale. Quelques cubitainers de vin de Mascara, puissant, tannique, rouge sang à déguster bien frais, au verre ou à la « cagna » pour une sieste assurée...et les traditionnelles bouteilles d'anisette, Anis Gras ou Flor d'Anis, pour les « kémia » improvisées.

Puis de l'alimentation solide qui se conserve bien sous toutes températures : pâtes et riz, farine et semoule pour la bouillabaisse traditionnelle de la main du père, une paella aux fruits de mer, si festive au feu de bois ou des « migas » bien bourratives à la « longanisse » piquante. De l'huile d'olive en bidon métallique et les indispensables épices, « gnoras » et herbes méditerranéennes qui font chanter les plats au concert des cigales. Bien sûr beaucoup de conserves, résistantes aux environnements hostiles, sucre, café, chicorée et les si désirables boîtes de lait Gloria pour nos petits déjeuners. Enfin, les énormes miches de pain de campagne, dorées et craquelées à souhait, de près de deux kilos la pièce, qu'il nous fallait conserver pour tout un mois, si souples et généreuses les premiers jours, mais si dures et parcimonieuses en fin de vie.

La logistique vestimentaire était beaucoup plus légère. Par bonheur, nous n'allions pas faire beaucoup d'effort de toilettes : point de réception de gala sur le planning des vacances ; quelques sous-vêtements de coton en guise de maillots sommaires, des sandales en plastique pour éviter les épines d'oursin et de quoi se couvrir la tête pour ne pas cuire sous le soleil sans pitié pour nos peaux délicates et laiteuses.

Maman était aux commandes pour ne rien oublier...sinon, le père aurait grondé ! Nous étions ses petites mains affairées, rangeant avec soin et grande précaution, tous ces objets de survie d'extrême valeur dans des cartons ou des sacs en toile de jute prêts pour l'embarquement dans la Peugeot 403 rutilante qui attendait au pied de notre petit immeuble de la rue Fourier Cadji.

Deuxième tâche d'importance : l'accastillage du bateau. Car nous partions pour vivre essentiellement de la pêche pendant ces deux mois insulaires. Et les outils de travail du marin devaient être à la hauteur de nos espérances. Palangres, nasses à langoustes et palangrottes, rien ne manquerait sur notre « pointu » de huit mètres : la Mouette. Elle avait fière allure,

notre Mouette dans le petit port des pêcheurs d'Oran à l'abri de la montagne de Notre Dame de Santa Cruz. Une embarcation pointue en proue et en poupe, traditionnelle du bassin méditerranéen ; d'un blanc immaculé, à bandes bleues sous l'étroit bastingage ; moteur in-board de peu de puissance, mais un Guy Coach solide qui ne nous lâcherait pas dans la longue traversée vers les îles.



Ah, ce bateau, quelle histoire !

Depuis quelques mois, les affaires du père étaient plutôt calmes dans son atelier d'ébénisterie d'art tout neuf, construit sur les hauteurs du quartier de Gambetta. La guerre urbaine était de plus en plus présente et les clients pour du beau meuble se faisaient rares. L'époque était assurément à la menuiserie grossière des cadres-containers en bois de charpente abritant les biens précieux des émigrés en partance vers la métropole, loin du conflit et de la peur au ventre au quotidien. Pourtant, notre père avait gardé espoir d'un règlement dans la sagesse. Marqué par l'enfer de la deuxième Guerre Mondiale, communiste des premiers jours, toujours engagé dans le combat social et humaniste, il s'était fait tant de vrais amis parmi les autochtones qu'il ne doutait pas un instant d'une issue raisonnable contre les fanatismes de tous bords, les violences extrémistes et le cycle infernal et sans fin du sang versé et de la vengeance. Il croyait fermement que Français d'Algérie, Européens chrétiens ou juifs et indigènes musulmans pourraient coexister dans la paix et le partage d'une terre généreuse. Il ne quitterait pas sa patrie algérienne, et si les temps étaient durs pour nourrir sa famille, il devait s'adapter pour améliorer ses revenus d'artisan.



Ainsi germa l'idée d'un deuxième métier : pêcheur semi-professionnel, avec une licence limitée, mais il pourrait alors conjuguer plaisir et travail, bonheur des sorties en mer et revenus complémentaires. De ce projet, naquit la Mouette, outil et trophée à la fois, tant notre père s'était investi dans sa construction !



En cet été 1959, la Mouette était plutôt riieuse, filant lentement à cinq nœuds sur la mer calmée, le pont encombré de ballots et roulant doucement sous la petite houle du coup de vent de la veille. Le père trônait à la barre bien sûr, la casquette rivée sur le front, le bras affermi pour tenir le cap. Parce qu'unique héritier mâle de la famille, j'étais à ses côtés, un peu pâlot mais fier, sous son regard protecteur, sécurité oblige, car la législation était beaucoup plus

souple à l'époque sur le port de gilets de sauvetage. Maman au milieu de l'embarcation prenait soin de notre petite sœur, les deux bras occupés à la bercer et retenir quelque ballot sur le pont. Betty, l'aînée de la cohorte, avait pesté pour tenir son rang près de la barre, à la gauche du père. L'odeur persistante du mazout remontant de la cale, le doux roulis, tous les ingrédients d'une bonne nausée marine étaient réunis et le teint jaune-violet de nos visages ne le démentait pas.

Nous longions la côte vers l'ouest à quelques miles et le temps clair, lumineux nous permettait d'admirer au loin promontoires rocheux et longues plages de sable blanc. Après la rade protégée de Mers El Kébir, nous avons doublé le Cap Falcon, éperon saillant entre deux lagunes. Puis, l'interminable bande immaculée des Andalouses et le calcaire laiteux du Cap Blanc annonçaient notre proche arrivée sur les Habibas. Nous devinions d'abord le phare, perché sur le gros rocher de l'île principale.... puis en avançant, la petite crique du port, bien protégé des vents d'ouest, par deux avancées rocheuses, calcaire blanc, aride où survivait quelque rare végétation rabougrie, desséchée, décollant à peine du sol caillouteux. La Mouette avait réduit l'allure dans la manœuvre d'approche sage vers la courte jetée en béton prolongeant à bâbord le petit promontoire naturel de la crique. Nous avions préparé les défenses du bateau pour l'accostage....inutiles protections car le père maîtrisait parfaitement les opérations.

Nous voilà, arrivés, les jambes un peu tremblantes, la démarche encore chaloupée après ces longues heures de traversée : l'aventure pouvait commencer pour au moins deux mois de retour à la pleine nature, d'authenticité sans fard, de pauvreté digne, d'amour familial renforcé par la dureté quotidienne ; mais aussi, de luxe infini à s'enivrer d'iode marine à chaque instant, à déguster une langouste fraîche à peine sortie de sa nasse, à contempler tous les soirs l'embrasement du ciel d'un soleil rouge, ardent et doux, derrière le phare perché sur l'île.

Les vacances aux Habibas, un enfer annoncé au goût de paradis !



## Le rituel crépusculaire

Chaque soir, ma sœur aînée et moi-même devions nous soumettre au rituel de la pêche pour la soupe de poissons. Maman nous avait confié cette importante mission de nourrir la famille pour le dîner : la pêche à la « moraille ». C'est ainsi que les vrais pros avaient baptisé les petits poissons de roche, ce menu fretin tout juste bon pour des enfants, mais indispensable à la réussite d'une excellente bouillabaisse.

Ainsi donc, lorsque le soleil déclinait lentement au ponant, nous descendions vers la jetée, tout fiers de cette noble tâche et fortement armés de nos cannes en roseau rudimentaires. Ici point de lancers télescopiques en fibres de carbone, de moulinets en aluminium ultra léger. Simplement des cannes en bambou de deux mètres, percées dans leur diamètre à quelques vingt centimètres de sa base pour y placer une vieille bobine de fil, montée sur une pointe épaisse traversant le bambou, et qui nous servait d'enrouleur pour la ligne.

Le père les avait préparées de longue date, soigneusement : d'abord couper le roseau à la bonne dimension, lisser les aspérités sur les nœuds, puis à l'aide d'un fer rougi, percer la canne ; un trou de part en part pour la bobine, et juste au-dessus de cet orifice, à cinq centimètres, un deuxième perçage pour faire passer le fil dans le roseau ; enfin, l'opération la plus délicate : perforer les nœuds du bambou, à l'intérieur, sur toute sa longueur avec la pointe surchauffée d'un long fil de fer rigide. Nous passions alors la ligne par ce chemin précaire, de la bobine vers le bout supérieur de la canne. Un peu d'ingéniosité, quelques petites heures de labeur, du matériel de récupération peu onéreux, et nous avions un outil de qualité, ergonomique, léger et simple d'emploi pour affronter même des prises de belles tailles.



Point d'effet de toilette non plus ni d'équipement de dernière mode. Un short élimé, un maillot de corps type Marcel pour enfant, un « bob » en tissu fatigué, et les indispensables chaussures en plastique qui chauffaient bien les pieds et provoquaient rapidement de belles ampoules si avions à marcher trop longtemps. Côté équipement, nous étions bien loin des outils de haute technologie, appâts aux couleurs vives, légers comme la plume, brillant de dorure ou d'argent : pour nous, c'était le « sernacho », panier de crin tressé, humidifié à souhait pour conserver naturellement le poisson dans la fraîcheur d'une « détente adiabatique » aux bons soins de la brise marine ; ou un simple seau d'eau en plastique où nous plongerions nos prises pour les garder vivantes...jusqu'à la marmite !

Enfin, de quoi appâter notre « moraille » : mie de pain et fromage oublié pendant des semaines, à l'abri de nos nez sensibles : du « caju merzu » corse façon africaine que nous malaxions avec un certain dégoût dans de la mie mouillée pour confectionner de petites boulettes odorantes à enrouler autour de l'hameçon. Parfois, en appâts de premier choix, nous ajoutions quelques moules sauvages ou quelques arapèdes et berniques fraîchement volées aux rochers alentours.

La partie pouvait alors commencer. Un concours à la saine émulation entre ma sœur et moi, à qui remonterait la plus grosse prise ou le plus grand nombre d'espèces. Et la Méditerranée était généreuse pour les deux petits pêcheurs amateurs que nous étions. Girelles multicolores à boudier d'azur, « gabotes » et « gobbies » à la grosse tête et aux yeux globuleux, sombres et baveux, petits sars brillant, dans leur livrée zébrée, un anneau noir en ceinture de queue, et même quelques « saupes » égarées, loin de leur refuge herbeux des posidonies, superbement rayées de jaune d'or : les touches étaient franches, le coup de poignet sec et la levée facile même pour nos petits bras frêles.

Quelle exaltation de voir le petit bouchon rouge au bout de la ligne plonger brutalement dans l'eau transparente et auréolée de cercles grandissant autour du ludion ! Notre canne pliait ; le monstre marin...de quelques décigrammes, se battait pour nous échapper, en s'enferrant davantage sur notre hameçon voleur. Notre seau était vite rempli. En moins d'une heure, le butin amassé dépassait largement le kilogramme. Cela suffirait amplement pour la soupe du soir !

Maman nous attendait à l'entrée du cabanon, impatiente et fière de notre travail. La bouillabaisse en devenir s'agitait encore dans le seau, comme un kaléidoscope vivant, aux mille reflets colorés, dans la douceur orangée du soleil déclinant. Mission terminée ! Cannes et petit matériel bien rangés, nous courions alors vers la rive pour le dernier bain de la journée, dans une eau tiède à souhait. Le sel marin venait mordre nos lèvres irritées par les brûlures d'une journée sous le soleil d'été. Quand nous remontions sur la douce pente pierreuse, nos narines frétilaient sous l'exquis parfum de la soupe en cuisson. Il est vrai que Maman ne lésinait pas sur les épices et les herbes de la garrigue à peine cueillies autour de la maison. Le bouillon odorant chargé de tomates bien mûres, d'échalotes, d'ail et même d'une « gnora » écarlate, frémissait sous le feu. Maman retirait alors notre menu fretin luisant et rougi par le bouillon, à l'aide d'une écumoire et les déposait délicatement sur un plat à servir. Les plus belles prises seraient conservées en l'état, et les petits poissons sacrifiés à la passoire

à grosse maille...concassés, malaxés en une purée de sucs iodés, dense, rouille, délicieuse, à peine allongée par un peu de bouillon brûlant : la bouillabaisse des Habibas était prête, à consumer religieusement comme un rite quotidien, « fruit de la mer et du travail des hommes ».



Nous nous installions alors sur la terrasse bétonnée du cabanon, dans la lumière douce orangée du soleil paresseux des soirs d'été, s'alanguissant derrière le phare. La brise marine tiède et rafraîchissante, la mer apaisée dans la crique, un lent ressac finement ourlé courant sur la grève, nous restions tous muets, dégustant en silence la soupe chaude pour éviter de rompre l'harmonie de cet instant privilégié, spectateurs comblés d'une nature brute et authentique. Et quand la lumière déclinait, nous allumions quelques lampes à carbure, vétustes et romantiques à la fois, avec leurs courtes flammes dorées dansant sous le souffle léger d'un vent d'autan magnanime. Et pour prolonger un peu plus ces moments de bonheur simple, le père s'armait d'un balai aux longs poils de raphia...au cas très probable où quelques gros rongeurs hostiles et affamés viendraient gâcher cette belle soirée sous la voûte céleste aux millions d'étoiles !



## Sorties de Pâques à El Ançor [1956 – 1961]

Rituellement, le week-end de Pâques était l'occasion pour toute la famille, d'une sortie à la campagne, au grand air : le long de la côte déchiquetée après la baie de Mers El Kébir et le Cap Falcon à l'ouest d'Oran.



En ce début de printemps, un vent déjà doux et tiède soufflait de la mer. Les champs de blés déjà hauts pour la saison ondulaient sous la brise en vagues lentes presque soyeuses entre jaune clair et brun ombré. Le bleu profond de la Méditerranée légèrement moutonnante tranchait avec l'azur clair du ciel d'Afrique où courraient quelques cumulus pressés de rejoindre l'Atlas et d'abreuver ses vallées profondes et verdoyantes.

Nous avons rapidement extrait les affaires de pique-nique de la 403, fatiguée de la montée vers Bou Sfer et paressant sur le chemin de terre. Papa était assis sur un rocher dominant la campagne, casquette rivée au front, en bras de chemise sous un soleil déjà cuisant, veillant sur sa famille. Maman en robe de coton fleurie s'affairait pour dresser les couverts sur la nappe de toile directement posée sous son tapis de verdure. Ma sœur aînée Betty portait fièrement la « coca » encore tiède protégée par une serviette enveloppant le plat de service et nouée en son centre. Elle avait cuit la veille et les odeurs huilées et épicées de la « frita » de poivrons et tomates fraîches avaient progressivement embaumé la voiture durant le trajet d'Oran à El Ançor. La bouteille de vin rouge sang, très tannique, langée dans son torchon humide, avait été précautionneusement mise à l'abri et à l'ombre du talus, dans le petit fossé côtoyant le chemin, comme protégée par une armée rouge de coquelicots vacillant au rythme de la brise.

En tant que fils de la famille, on m'avait traditionnellement épargné les tâches ménagères et j'avais eu tout loisir de préparer le cerf-volant avec mon père : quelques tubes de roseaux coupés longitudinalement en leurs milieux, à la bonne dimension pour confectionner l'armature sommaire en étoile ; des papiers de couleurs chaudes, translucides, découpés avec soins pour réussir une mosaïque bariolée et clinquante ; une ficelle interminable enroulée sur un morceau de liège ou une bobine de bois...en palangrotte. Tout était prêt pour l'envol, le combat inégal avec le vent puissant ou simplement complice pour conquérir un peu de ciel. Papa restait à la manœuvre pour un décollage assuré ; je courrais sur les cailloux et la terre sèche, à perdre haleine, pour mériter le respect dans les yeux du père au bout de cette mission délicate...et le miracle dans mes yeux d'enfant s'accomplissait : le souffle bienveillant semblait aspirer le petit soleil en papier multicolore...qui prenait rapidement de l'altitude sous les gestes experts et le bras puissant de l'autorité paternelle. D'abord, lâcher le fil, maintenir la tension et le laisser s'éloigner dans le bleu de l'azur... au plus haut et sentir la force du vent sur le poignet, découvrir les mystères de la physique et de l'aérodynamique en constatant la parabole parfaite de la ficelle, de la main vers le cerf-volant ! Puis ramener doucement et essayer quelques figures de voltige, d'arabesques en volutes, de huit paresseux en virgules décrochées...jusqu'à tétaniser les doigts en longs sillons rougeâtres sur les petites paumes blanches. Nous ne nous lassions pas de le voir évoluer au gré des douces rafales et le laissions monter au plus haut, jusqu'au bout de la ficelle, petite tache bariolée dans l'azur devenu limpide dans cette fin de matinée.

Mais déjà, Maman nous appelait pour un déjeuner sur l'herbe et les fleurs de printemps. Il fallait tout ranger, du moins pour quelques temps !

Quel régal que ce pique-nique bucolique, à partager tous ensemble ... quand bien même quelquefois une escouade de fourmis s'invitait au repas, en longue procession, venant nettoyer les rares miettes de feuilletage de la « coca » que nous laissions tomber !

Papa avait sorti d'un bocal en verre bien hermétiquement fermé, des anchois en saumure pour relever le plat ... et magnanime, il nous proposait d'en goûter quelques filets finement dessalés : c'était Jour de Fête et nous avions droit à un écart sur l'ordinaire !

Avec Betty, nous ramassions quelques fleurs des champs, à lier en bouquet multicolore de rouge, de bleu, de blanc, entre coquelicots, iris et marguerites sauvages : un modeste cadeau d'enfants pour notre tendre Maman.

Déjeuner terminé, nous pareissions quelques minutes encore sous le soleil au zénith, admirant au loin la Grande Bleue ... d'outremer profond, où voguaient quelques rares embarcations, plaisanciers ou pêcheurs amateurs, anormalement groupés, certainement sur les meilleurs « spots » de pêche au large de la plage des Andalouses.

Papa donnait déjà le signal de tout remballer : nous allions voir son ami Kouider, sur les hauteurs d'El Ançor!

Liés d'amitié depuis longtemps, juste après la Guerre 39-45, ils avaient toujours grand plaisir à se retrouver, en famille, sans chichis. En son temps, Papa avait dû intervenir en extrême urgence pour aider l'épouse de Kouider à accoucher dans ce village reculé et ce geste, peu ordinaire dans un monde de rare mixité entre chrétiens et musulmans, avait scellé une relation forte que le temps et l'environnement de guerre civile n'avait pourtant pas altéré.

Nous rejoignons sans hâte le douar tout proche, puis le « gourbi » de Kouider, blanchi à la chaux, étincelant sous le soleil.

Comme à l'accoutumée, Kouider et sa grande famille nous accueillait avec chaleur et force accolades au coin d'un brasero rougeoyant où chauffait une bouilloire bien noirci par les flammes et un usage répété.

A chaque retrouvaille, nous avions droit aux incontournables et toujours mirifiques parties de pêche et les gestes de Papa en disaient long sur la taille des poissons qui grandissaient au fil des mois. Maman et l'épouse de Kouider s'affairaient dans la modeste cuisine et nous avions la chance, nous les enfants, de rejoindre quelques moutons et brebis paissant sagement à côté du gourbi. Ali, le fils aîné de Kouider nous servait toujours de guide, nous présentant les nouvelles têtes des jeunes agneaux fraîchement nés avant la Pâque, avec leur duvet soyeux et sans tâche, leurs grosses lèvres rose pâle qu'ils entrouvraient sans cesse à chaque bêlement, en quête de leur maman-brebis nourricière.

Un jeune chien collet veillait sur le troupeau, sans agressivité, en position de sphinx plutôt léthargique. Comme tout bon chien arabe, nous savions parfaitement qu'il aboierait peut-être, mais ne mordrait pas !



Ali nous montrait alors sa dernière création, une arme redoutable pour chasser les oiseaux : un « Stack » [prononcer Estac], fabrication maison avec une branche d'olivier, des élastiques de tendeur bricolés et pour le gousset, un morceau de cuir extrait d'une vieille chaussure abandonnée.

Bien qu'actuellement cela puisse paraître dérisoire, ou cruel, nous n'avions pas en ces années-là, la même perception des choses naturelles, de la douleur et de la mort. Et chasser les moineaux ou les merles voleurs à l'aide d'un lance pierre était monnaie courante pour les enfants que nous étions.

Lance pierre n'était pas le mot d'usage ; en Oranie, nous appelions l'objet "le Stack". Comme projectiles, nous utilisions des billes en terre cuite dans la version urbaine, ou tout simplement des pierres au poids et dimensions bien choisies dans la version campagnarde.

Il nous servait aussi à défendre notre territoire de chenapans, contre toute attaque étrangère vis-à-vis de notre quartier.

Le Stack d'Ali était particulièrement réussi et puissant ; par fierté légitime, il avait même gravé son prénom au coteau sur le manche.

Hors de vue des parents, nous nous essayions alors au meilleur tireur ... sur des conserves vides en fer blanc juchées au sommet d'un monticule de gros cailloux. Ali gagnait souvent ! Son terrain de jeu sur place et ses longues heures d'expérience lui donnaient un avantage certain sur les citadins empruntés que nous étions.

Le soleil commençait à décliner lentement derrière les premiers contreforts de l'Atlas, avec sa douce lumière orangée venant colorer les façades blanches des maisons : aquarelle délicate et changeante des tons clairs aux teintes plus soutenues d'une brasse céleste !

Maman nous appelait déjà : c'était l'heure du thé : traditionnel, parfumé et brûlant, qu'elle versait en longs jets bouillonnant dans les petits verres, épais et délicatement décorés à la main de paillettes d'argent ou d'or. Un goûter princier nous attendait avec ses grosses dattes medjoul, fondantes à souhait, emplissant pleinement nos petits palais. Le miel dégoulinait des makrouts tout fraîchement roulés et des cornes de gazelle aux senteurs de fleur d'oranger finissaient de rassasier nos appétits gourmands. Nous avions même souvent la chance de ramener du village un gros sac de clémentines bien douces et bien juteuses ... que Betty entamait largement dans la voiture lors du trajet retour ! Nous avions fait l'erreur de lui confier la garde des provisions entre ses pieds !

Après ce festin sucré et l'histoire effrayante du grand requin blanc qui faillit emporter la main de notre père un jour de levée des nasses de langoustes ... nous voilà au terme de notre visite amicale et festive. Dernières embrassades, la gorge un peu serrée de devoir se quitter ... pour quelques semaines au moins, et nous repartions dans la 403 ; le soleil s'était abimé dans de longues traînées rougeâtres embrasant le ciel derrière nous.

Après cette journée au paradis, au sein d'une nature belle et sauvage mais aussi dans l'appréciation des choses simples à partager dans l'amitié et l'amour familial, nous allions retrouver la Ville ... le couvre-feu, les barricades de barbelés et des soldats hargneux dans leur Half-track blindée, le staccato mortel de la mitraille parfois au crépuscule, la peur au ventre sur le chemin de l'école, après l'Eden ... les prémices de l'Enfer au quotidien !



## La Surprise du Grand Requin Blanc [Juillet 1958]

Papa vint doucement me secouer l'épaule : « Debout, fiston ! C'est l'heure de se lever ! » J'émergeais très lentement et un peu hébété d'un sommeil profond sur mon lit Picot, dans le coin de la grande pièce de notre maison-cabanon des Iles Habibas. Un coup d'œil furtif aux aiguilles fluorescentes du réveil « à ressorts » dressé sur la table du séjour : 5Heures du matin et il faisait encore une nuit bien sombre ! J'avais pourtant été prévenu la veille que le départ pour la pêche serait très matinal, mais j'avais du mal à sortir de ma torpeur aux paupières collées et à la bouche pâteuse.

Maman, déjà debout venait m'aider à me lever et faire une rapide toilette de moineau sur une cuvette d'eau tiède parfumée au gros savon de Marseille.

Il me fallut peu de temps pour m'habiller sobrement : tricot-marcel et short, sandales en plastique, la tenue conventionnelle pour nos vacances estivales de Robinsons sur notre île. Déjà les bols de café chaud étaient servis sur la table pour Papa et moi-même. J'avais droit à un peu de chicoré en sus et une bonne dose de lait concentré sucré tiré directement de la boîte de conserve « Gloria ». Par chance, il restait aussi un morceau de Mouna, un peu sèche mais gouteuse, à tremper dans le bol de café au lait. Nous déjeunions en silence ... ma sœur Betty dormait à poings fermés dans un autre coin de la pièce. Elle avait fortement insisté hier, pour être de l'expédition ; mais notre père, éduqué à l'ancienne, tendance machiste méditerranéen, n'envisageait pas un seul instant qu'une fille puisse participer à cette aventure réservée « aux seuls hommes » : elle serait une nouvelle fois déçue de cette discrimination d'un autre siècle !

Un quart d'heure plus tard, nous voilà fin prêts pour rejoindre le bateau « La Mouette » sur le petit promontoire en béton qui servait de quai rudimentaire pour notre île. Yvars, un ami de longue date de Papa nous y attendait déjà, alors que les premières lueurs bleutées d'une aube calme éclairaient le ciel derrière l'éperon rocheux balisant naturellement l'entrée du port.

La mission d'aujourd'hui : relever les nasses à langoustes déposées la veille en fin d'après-midi sur les abords de l'île Plane et derrière le phare des Habibas : deux « spots » biens connus des pêcheurs pour leur abondance en crustacées.

Il fallait bien être deux adultes pour manier avec délicatesse les nasses à langoustes encombrantes et fragiles, faites de joncs et de roseaux fendus en fines bandes de moins d'un centimètre de largeur. Les branches de myrte, servaient à confectionner l'anneau initial de la nasse, appelé Gandiel, sur lequel étaient fixés les trames de joncs et de roseaux fendus.

Elles restaient très volumineuses et « La Mouette » n'était pas un gros bateau : ordre et méthode étaient par conséquent impératifs pour un transport en toute sécurité. La veille donc, les palangres à nasses avaient été disposées dans les sites stratégiques, constitués souvent d'un fond sous-marin mixte de roches et de sable, territoire privilégié de la langouste rouge de Méditerranée. Pas plus de cinq nasses par palangre et à chaque extrémité du dispositif, près du système flotteur de balisage, papa avait accroché un hameçon de grande taille [du 10/0], au bout d'un fil d'acier de diamètre fort respectable, et amorcé avec une tête de bonite pêchée la

veille, idéale pour de grosses proies, mérours ou dentis [Dentex] qui ne manquaient pas en ces lieux généreux. Les nasses elles-mêmes avaient été appâtées avec quelques petits poissons morts de notre pêche traditionnelle pour la Bouillabaisse du soir. La langouste se nourrit habituellement d'algues, de mollusques mais les poissons morts lui sont un mets de choix. La nuit reste le meilleur moment pour la capturer ; le jour, elle se repose et se remet de ses activités nocturnes.

Nous voilà donc partis, Papa, Yvars et moi, par ce petit matin agréablement tiède, au doux ronronnement du moteur Coach, pimpant et fumant à peine, qui faisait glisser « La Mouette » sur une mer d'huile, sans une ride. Le soleil s'était à présent levé sur l'horizon, au Sud-Est derrière Oran, transformant peu à peu le bleu pâle de l'aube en vive clarté aux reflets étincelant sur la mer calmée ; direction l'île Plane, cap vers le soleil.

Après une petite demi-heure de navigation, nous approchions du premier site de pêche, situé à quelques encablures d'une crique superbe de l'île.

Main au front, en visière face au soleil, nous scrutions la surface marine pour retrouver les flotteurs de la palangre, bouées rouge avec fanion jaune, que l'on ne pouvait pas manquer.

Papa fut le premier à les apercevoir et à les pointer du doigt en manœuvrant le gouvernail légèrement à tribord pour les rallier.

A mesurer que nous les approchions, je sentais mon père inquiet à la barre ; il ralentit rapidement le régime moteur et le pointu filait lentement sur son erre.

Quelque chose n'allait pas ! Un des flotteurs s'agitait en tous sens, plongeant parfois avant de réapparaître à la surface ... là où nous aurions dû trouver une bouée pratiquement immobile, marquant la palangre ancrée sur le fond. Papa manœuvrait lentement en cercle autour du fanion et demanda à Yvars de se tenir à la proue du bateau et de faire le point sur la situation. Nous devinions qu'une « grosse bête » avait mordu à l'hameçon et qu'il allait falloir batailler un peu pour la remonter. Papa m'ordonna de tenir la barre bien fermement, cap vers la bouée ; il allait porter main forte à Yvars. Je percevais par moments des remous sur bâbord avant avec des grosses éclaboussures crêtées d'écume blanche quand tout à coup, les deux hommes eurent un sursaut en arrière : Yvars cria le premier « attention, c'est un requin, et il est gros ! ». Branle-bas de combat à bord ! Papa sur ruait sur la gaffe et Yvars plongeait déjà la main vers son étui à poignard Commando ! L'animal n'allait pas se laisser faire. La bataille fut féroce : Papa essayait d'accrocher la gueule du squalo avec son crochet tandis que la bête s'ébrouait à chaque tentative. Yvars, quant à lui, attendait qu'elle soit au plus près de l'embarcation pour aider mon père à la hisser à bord et lui assener un long coup de poignard entre les yeux. « La Mouette » roulait fortement ... et ce n'était pas la houle !

J'assistais au combat, prudemment en retrait, la main broyant la barre, les doigts violets à me tétaniser de crainte de la lâcher et être déséquilibré dans la furie de la capture. Le grand requin céda au bout de vingt minutes au moins de lutte acharnée ; il avait dû passablement se fatiguer avant notre arrivée en s'acharnant longtemps autour du flotteur et trainant dans ses efforts la ligne, la palangre, les nasses et même l'ancre !

Presqu'immobile contre la coque bâbord du bateau, Papa et Yvars réussirent à le hisser à bord, l'un par la gaffe solidement plantée dans la mâchoire béante, l'autre par l'échancrure précaudale, après l'avoir bien ficelé avec un épais cordage enroulé autour d'une poulie de mât pour démultiplier l'effort de hissage.

A peine déposé sur le pont, le squalo ruait encore projetant Yvars en arrière et manquant de très peu de saisir la main de Papa occupé à essayer de dégager le crochet de sa gueule aux milliers de dents aiguës comme des rasoirs. Et il fallut deux longues plongées du poignard dans la tête du squalo pour enfin l'immobiliser.

Quel monstre pour mes yeux d'enfant : plus de deux mètres de long et certainement près de trois cents kilos ! Papa nettoya le pont tout maculé de sang en projetant plusieurs seaux d'eau de mer sur la bête inerte. « La Mouette » affichait un fort roulis sur bâbord et même nos poids placés à l'opposé du requin ne parvenaient pas à contrebalancer complètement l'inclinaison du bateau.

Sans un mot, l'équipage soufflait après un tel effort. Et le soleil vaillant de ce milieu de matinée commençait sérieusement à cogner!

Après cette courte pause, il nous fallait démêler proprement la palangre, remonter les nasses à langoustes, retirer les quelques prises de bonne taille et les regrouper dans un grand casier; puis ranger méticuleusement les nasses sur le pont tribord. La récolte avait été plutôt moyenne, une douzaine de crustacés, car vraisemblablement perturbée par la maraude du squalo.

La mission principale était achevée avec en prime la surprise du grand requin blanc, venu perturber le déroulement planifié de la sortie en mer. Avec ce lourd fardeau supplémentaire, Papa hésitait sur la suite des opérations : rentrer aux Iles Habibas, comme prévu ? Filer jusqu'au Port d'Oran pour décharger la « grosse bête » ? Finalement, il opta pour la première solution, car le voyage vers Oran était long et la mer encore bien plate ne serait pas un danger pour le bateau, malgré sa gîte bien marquée.

Nous rentrions donc, à allure modérée vers le port-refuge de notre île, bien chargés tant en masses qu'en émotions !

A l'arrivée, il fallut peu de temps aux autochtones pour constater notre aventure et rapidement une petite foule de pêcheurs aguerris s'était mobilisée pour aider au débarquement du squalo. Papa, magnanime mais aussi pragmatique, décida donc que l'animal serait dépecé sur le champ, coupé en larges quartiers et distribué aux familles vivant sur l'île ... Bast ! Nous nous satisferions aisément des quelques langoustes rouges!

Je ne sais aujourd'hui si le sentiment de soulagement ou celui de fierté avait été le plus fort ... en ce beau jour d'été, de vacances, de plaisirs simples à partager, d'apprentissage bienveillant sous la férule paternelle, de nature à découvrir, si généreuse, et si puissante.

En tout cas, une bien belle histoire à raconter, que celle de la surprise du Grand Requin Blanc de l'île Plane !

**Souvenir d'un Noël de 1962** ... rapatrié d'Algérie vers Les Aygalades à Marseille. En hommage à  
Mme Lévy, mon institutrice de CM2 !

Quatre murs de béton, un garage pour logement,  
Au milieu de la pièce, un poêle en fonte rougie,  
Par des charbons en braise, chauffe péniblement,  
Deux petits lits en fer, aux lueurs d'une bougie.

Décembre soixante-deux, il gèle à pierre fendre,  
Le Mistral a figé, l'eau dans les caniveaux,  
Les arbres dénudés, rêvent d'un blanc manteau,  
Et leurs perles de glace, s'allongent pour mieux se pendre,

Oubliés la douceur, des côtes africaines,  
Le vent chaud du désert, venant lécher l'Atlas,  
Pins encore odorants, palmiers brunis à peine,  
Les Noëls à la plage, où le soleil feignasse,

Loin de mes êtres chers, dans le froid de l'hiver,  
L'hostilité ambiante, la méfiance persistante,  
Une main s'est tendue, une famille a ouvert,  
Les portes de son cœur, en compassion brûlante,

Et en terre de Provence, fifres et tambourins,  
Ont longtemps résonné, dans mon âme d'enfant,  
Comme des chants d'espoir, un hymne à l'être humain,  
A l'amour partagé...au une fois l'an !



## Couleurs d'Algérie

Bleu comme,

La Méditerranée, écrasée de chaleur,

Les ciels d'été laiteux, comme des voiles diaphanes,

Les yeux clairs des Kabyles, aux si douces pâleurs,

Et le henné vieilli, aux mains des musulmanes,

Blanc comme,

La chaux vive sur les troncs, pour attendre l'hiver,

Les murs immaculés, sous un soleil d'enfer,

La procession de Mai, en honneur à Marie,

Et l'haik lumineux, des moukères en sortie,

Rouge comme,

Les poivrons et tomates, déjà murs en Juin,

Le soleil descendant, sur l'Atlas épineux,

La muleta cinglante, d'un torero hargneux,

Ou le sang d'un ami, tué un clair matin,

Enfin Vert comme,

La nature au printemps, si riche pour la table,

L'oasis bruissante, perle pure dans les sables,

Le manteau du prophète, le drapeau du salut,

Pour une terre libérée, mais tant de vies perdues.



## **Bruits et Clameurs d'Algérie**

Le concert des grillons, et cigales en été,  
De Mai jusqu'en Octobre, sous les pins envoûtés,  
Les sifflements aigus, des martinets en chasse,  
A la tombée du jour, au-dessus des terrasses,

Le bêlement des chèvres, à la source tarie,  
Pour quelques épineux, ou figues de barbarie,  
Le chameau qui blatère, entre dunes et pierres,  
Le lourd trot du mulet, sur les pistes de terre,

L'accordéon en fête, tous les quatorze Juillet,  
Pour célébrer la France, le sang de nos aînés,  
Et le chant du muezzin, haut sur son minaret,  
Appelant aux prières, les hommes enturbannés,

Le staccato mortel, des armes automatiques,  
Le bruit sourd du mortier, dans l'oued meurtri,  
Enfin, le doux murmure, d'une onde pure, magique,  
Courant dans les canaux, pour redonner la vie.



## **Parfums et Odeurs d'Algérie**

L'asphalte surchauffé, fondant sous nos sandales,  
La résine des pins, sur les troncs éclatés,  
Les genêts, fleurs de Pâques, en lumineux pétales,  
Embaumant la colline, senteurs d'avant l'été,

Les épices au marché, en sac de toile brune,  
Les olives en bain d'huile, suant sous la chaleur,  
Le poisson sur l'étal, de glace, tout en fraîcheur,  
Les churros frémissant, en cornet de fortune,

Les maisons calcinées, aires de jeux des enfants,  
L'acre fumée des chars dans la ville assiégée,  
L'odeur fade du sang, des barbouzes égorgées,  
Visages de cire, froids, sous le soleil brulant,

Mais aussi le parfum enivrant, entêtant,  
Des mauresques voilées, maquillées lourdement,  
De paillettes et de khôl, leurs yeux doux invitant,  
Aux langueurs lascives, des chaudes nuits d'orient.



## Saveurs d'Algérie

Calentita fumante, sur la plaque de tôle,  
Enveloppée de papier, récompense espérée,  
Tous les jours de marché; la frita espagnole,  
Des sorties en campagne, sur des nappes colorées,

La kémie aux brochettes, ou les supions grillés,  
A l'heure de l'anisette, des papilles titillées,  
La paella festive, au feu de bois ardent,  
Partagée entre amis, si délicieux moments,

Le méchoui indigène, instant œcuménique,  
Pour Aïd musulman, ou la Pâque chrétienne,  
Le couscous au poulet, aux épices algériennes,  
Et ces dattes moelleuses, d'un Noël bucolique,

La poussière argileuse, rabattue par le vent,  
Infiltrant les maisons, et séchant le palais,  
Comme pour mieux savourer, cette bière bien au frais,  
Après le dur labeur, à boire goulument.

Seigneur,

Que de sang en ton nom, les hommes ont-ils versé,  
Victimes innocentes, sacrifices insensés,  
L'Histoire en est témoin, de tous ces Fous de Dieu,  
Jehova ou Allah, dans leurs crimes odieux,

Combien de crucifiés, au sable du Colisée,  
Ou de Maures massacrés, sous le fer des Croisés,  
Sanglante Barthélémy, cruelle Inquisition,  
Que de morts inutiles aux cris des Religions,

Millions de Juifs traqués, et peuples exterminés,  
D'un souvenir si proche, et pourtant piétiné,  
Quand les victimes d'hier, sont aujourd'hui bourreaux,  
Pour une Terre trois fois Sainte, partagée au couteau,

Infinie barbarie, des Barbus en turban,  
Semant terreur, chaos, et assoiffés de sang,  
Pour mille vierges dans l'Eden, ou respect à gagner,  
De leurs frères aînés, en martyrs s'ériger,

Seigneur,

Qu'avons-nous retenu, des Saintes Ecritures,  
De tes Commandements, d'Amour et de Droiture,  
Fils du Prophète Jacob, Jésus ou Mahomet,  
Tous ces enfants de Dieu, que l'on devrait aimer !

Tant de siècles pour rien, de civilisation,  
D'avancée dans les sciences, de paix en construction,  
Sans pour autant gagner, en sagesse et raison,  
Guidés par nos passions, nos primales pulsions,

Car nous avons voulu, enivrés de Pouvoir,  
Prendre la place de Dieu, sur son trône s'asseoir,  
Dominer la Nature, puis les autres humains,  
Elites proclamées, le Monde entre leurs mains,

Certains ont détourné les Lois et l'Évangile,  
Manipulé le pauvre, l'opprimé, le fragile,  
Faussement déguisés, en messagers divins,  
Pour de vils profits, matériels et mesquins,

Malheur aux Fous de Dieu, leur appel au Seigneur,  
Destructeur et vengeur, nourris dans la fureur,  
Le mensonge et la peur, pour notre plus grand Malheur !

**Poème envoyé au Pape François**

...après les attentats terroristes du Bataclan à Paris



## Une Enfance Algérienne [1953 – 1962]

Au temps déjà lointain, de l'Algérie Française,  
Tous nos parents rêvaient, d'une vie d'après-guerre,  
De travail et d'espoir, de retour à la terre,  
Une paix à construire, et des armes qui se taisent,

Pendant quelques années, cet élan prometteur,  
Nous fit naître nombreux, enfants de bâtisseurs,  
Sur ce sol Algérien, portant tant de richesses,  
A cueillir dans l'effort, pour que misère cesse,

Saint-Eugène Hippodrome, un faubourg bon-enfant,  
Entre Centre bourgeois, et le quartier grouillant,  
De Carteaux en passant, la route du Ravin Blanc,  
Où nous vivions ensemble, ouvriers, artisans,

Fils d'émigrés d'Espagne, commerçants séfarades,  
Français de Métropole, exilés et sans-grades,  
Venus pour oublier, les douleurs de l'histoire,  
Qui voulaient l'harmonie, effacer leurs mémoires,

Quatre rue Fourier Cadji, un petit bâtiment,  
Et au premier étage, un sobre appartement,  
Deux pièces et cuisine, sanitaires en commun,  
Pas de bains en ce temps, ni de chambre pour chacun,

Un petit logement, mais on y vivait bien,  
Mes parents et mes sœurs, unis par tant de liens,  
Que souvent peut tisser, la digne pauvreté,  
Le désir de se battre, contre l'adversité,

Nos journées s'égrenaient, au rythme de nos pas,  
Car il fallait marcher, pour toute activité,  
Vers l'école ou le stade, la pêche aux Habibas,  
Les Dimanches à la plage, sous le feu de l'été,

Le soir en récompense, nous avions le plaisir,  
D'écouter la radio, au bras de notre père,  
Et tout contre son cœur, épuisés, s'endormir,  
Au son d'une comptine, ou d'un récit mystère,

Seul fils de la maison, j'avais l'insigne honneur,  
D'accompagner le Père, l'observer au labeur,  
Au fond de l'atelier, d'artisan ébéniste,  
A la gouge, au ciseau, sculpter en vrai artiste,

Delmonte, rue Chambertin, une construction sans style,  
Rideau de fer roulant, à descendre au crochet,  
S'ouvrait sur un espace, aride et brun d'argile,  
Où voguaient les Moukhères, en haïk et mulet,

Nos voisins Tolila, nous conviaient parfois,  
A célébrer La Pâque, communier dans nos Fois,  
Issues du même creuset, rompre le pain azyme,  
Déguster la Mouna, ou une Frita sublime,

Souci d'œcuménisme, ou amitié fidèle,  
Nous visitions souvent, près du bourg de Lourmel,  
La famille des Kouider, leur gourbi à la chaux,  
Partageant quelques dattes, avec un thé très chaud,

Hélas, au fil des ans, l'harmonie fut rompue,

La violence des hommes, a repris le dessus,  
Dans un cycle infernal, premier sang et vengeance,  
Détruisant tous les rêves, et la belle innocence,

La peur au quotidien, la mitraille, les canons,  
Le bruit sourd des obus, martelant nos frontons,  
Maman nous protégeant, d'un rempart illusoire,  
Ou le sang d'un ami, gisant sur un trottoir,

Les maisons plastiquées, de nos jeux insouciantes,  
Les CRS armés, piétinant nos demeures,  
Nous plaquant face au mur, dégoulinant de peur,  
Barbouzes exécutées, par de faux combattants,

L'Enfer après l'Eden, sur cette terre promise,  
Si belle et généreuse, qu'il nous fallait quitter,  
« Valise ou le cercueil », devenait la devise,  
D'un million d'émigrés, que personne n'attendait !

